
Sophie Gagnon-Roberge
REC
4K
PETITS MEURTRES ENTRE AMIS
Mensonges
00:11:10
PHOTO
VIDEO
PORTRAIT
éditions les malins

CHAPITRE 5

16 septembre

J'essaie quand même la porte extérieure qui mène aux vestiaires, mais il doit être trop tôt pour les cours de la Ville parce qu'elle est barrée. *Fuck*. Je me rends à la porte 16 et me retrouve au fond de la salle des casiers, déserte. Les lumières intérieures sont éteintes et celle qui filtre par les vitres crasseuses n'est pas très rassurante. Je me dirige vers l'escalier du fond en espérant arriver à mieux me repérer que plus tôt en journée. Sérieux, il y aurait des cadavres d'élèves oubliés dans certains coins que je ne serais pas surprise. Paraît qu'en plus de nous encourager à utiliser le chemin extérieur, la direction installe régulièrement des affiches directionnelles, mais elles sont arrachées par les élèves du deuxième cycle qui connaissent le chemin par cœur et aiment rire des autres. Brillant…

Les couloirs d'en bas ne sont pas plus éclairés. J'allume la lumière de mon cell pour me guider. Google Maps n'est d'aucune aide ici, bien sûr. Si ça avait été le cas, d'autres l'auraient découvert avant moi. Je m'enfonce dans le dédale de classes condamnées et de cases abandonnées, sacrant contre mon oubli. Je suis tellement conne ! Mais faut dire que

le ballon de volleyball qui a atterri au milieu de mon visage à cinq minutes de la fin du cours m'a un peu perturbée, ce qui fait que je me suis rhabillée sans trop réfléchir à autre chose qu'au sentiment de brûlure. À ça et à la fierté de l'amie de Juliette qui me l'a envoyé dessus par exprès. Juste parce que je suis nouvelle. Et peut-être aussi parce que son chum me regardait un peu trop depuis le banc où sa jambe cassée le gardait inactif. En même temps, je ne sais pas trop ce qu'il me trouve. J'ai l'air d'avoir douze ans et je n'ai pas de traits distinctifs quand je porte mes verres de contact. Heureusement.

Mon cell me dit que je suis en bas depuis cinq minutes, mais j'ai l'impression de tourner en rond depuis une heure. Ça fait deux fois que je croise Albert le castor. Je pense à Paola, mon ancienne psy, et j'essaie de contrôler ma respiration, mais c'est plus simple dans un fauteuil confo que dans un décor de film d'horreur. Le bruit d'une porte qui se referme au loin me fait sursauter avant de me redonner espoir. Ça doit être les vestiaires.

Je m'élance dans la direction du bruit, espérant juste que je ne tomberai pas nez à nez avec le concierge. « Pardon, monsieur, j'ai oublié ma bague et je suis revenue la chercher en m'introduisant sans permission dans l'école. J'espère que ça vous dérange pas. » Le couloir régulier s'ouvre enfin devant moi, même s'il est mal éclairé. Je ne ralentis pas avant d'ouvrir la porte des vestiaires, que je pousse sans penser que la lumière de l'autre côté m'éblouira. Je ferme les yeux, les

rouvre, cherche à faire le *focus*. Et quand je comprends ce qui se trouve devant moi, je perds pied.

Je reprends conscience dans le parc en face de l'école, alors que je suis en train de vomir dans une poubelle. La seule autre fois où ça s'est produit, c'était il y a six ans, mais je reconnais la moindre sensation. Paola avait pris le temps de m'expliquer ce qui s'était passé et, ensemble, on avait analysé la situation. Elle avait appelé ça « la cassette qui rembarque ». Comme si mon cerveau avait jugé qu'un moment de ma vie était trop traumatisant et qu'il valait mieux ne pas l'enregistrer. Puis qu'il avait repris le cours normal de sa mémoire une fois que l'environnement extérieur avait été considéré comme « sécuritaire ». Je me suis toujours demandé qui devait être en sécurité.

Si ça se reproduit maintenant, ça veut dire qu'il s'est passé quelque chose de grave dans le sous-sol. Je sais aussi que ça ne me donne rien d'essayer de me le rappeler. Je n'y suis pas arrivée la dernière fois, et ce n'est pas comme si je n'avais pas essayé. De toutes les façons possibles et à de nombreuses reprises.

Le bruit des sirènes de police me sort de ma torpeur. *Fuck*. Trois voitures s'arrêtent devant l'école, suivies d'une ambulance. Une dame d'un certain âge sort de l'école en courant et pointe l'intérieur. Je m'attends à une course, mais les policiers ne se dépêchent pas. De leur côté, les

ambulanciers sont efficaces quand ils sortent la civière de leur camion, sans être rapides. C'est comme il y a six ans. Quand il n'y a plus rien à faire.

Je suffoque et me laisse tomber derrière un arbre en essayant de reprendre encore une fois le contrôle sur ma respiration. Paola avait voulu qu'on aborde ce sujet. La possibilité que ma perte de mémoire se reproduise. J'avais chaque fois refusé. « J'apprends de mes erreurs », je lui avais dit. Après tout, je ne risquais pas de vivre une scène aussi traumatisante une deuxième fois. *Bullshit*.

Anaïs — 1, *Bad luck* — 1000. Je pense que je devrais arrêter de compter.